CHAPITRE VII

JEAN D'ENGHIEN ET HUGUES DE CHALONS.

Ralentissement des hostilités entre les Grands et les Petits. — Guerre de la Vache. — Guerre des Awans et des Waroux.

§ 1. — JEAN D'ENGHIEN. — GUERRE DE LA VACHE.

SOMMAIRE. — Origine de la guerre de la Vache. — Terribles désastres qui la signalent. — Triste mort de Jean d'Enghien. — Mort violente de Henri de Gueldre.

La victoire de Henri de Gueldre ralentit pour une trentaine d'années la lutte entre les Grands et les Petits. Ces derniers profitèrent de cette espèce de trève pour refaire et organiser leurs forces, tandis que la noblesse employa le même temps à se déchirer dans la sanglante guerre de la Vache et dans celle des Awans et des Waroux.

Jean d'Enghien succéda à Henri de Gueldre (1274). C'était un digne prélat qui aurait peut-être cicatrisé les plaies du pays et effacé les funestes suites des dissensions civiles, s'il ne s'était dès l'abord trouvé engagé dans une guerre désastreuse, ou si la mort ne l'avait pas enlevé si tôt.

Guerre de la Vache.

La guerre dont il s'agit est connue sous le nom de *guerre de la Vache*.

Une cause bien chétive y donna naissance; mais elle n'en fut pas moins désastreuse.

Un habitant de Jallet, dans le comté de Namur, avait volé

une vache à un bourgeois de Ciney, petite ville du Condroz, pays de Liége. Le volé reconnut le voleur et la vache aux joûtes d'Andenne, et dénonça aussitôt le déli au bailli du Condroz; mais la ville d'Andenne, aussi bien que le village de Jallet, se trouvaient en dehors de la juridiction de ce magistrat. Celui-ci eut recours à la ruse, attira le voleur sur les terres de Ciney, et le fit pendre sans autre forme de procès.

Cet acte de justice était attentatoire aux droits du seigneur de Jallet, qui se mit immédiatement en campagne et alla ravager les environs de Ciney. Les villes voisines prirent successivement fait et cause pour l'un ou l'autre des deux partis.

Les souverains des deux pays, le comte de Namur et l'évêque de Liége, durent également courir aux armes; le duc de Brabant, les comtes de Flandre et de Luxembourg s'en mêlèrent à leur tour; et cette lutte qui n'avait d'abord été qu'une querelle de village à village, s'étendant de plus en plus, devint une guerre générale et finit par embraser quatre principautés.

Elle amena des ravages sans fin et coûta la vie à plus de 15,000 hommes!

Enfin, au bout de deux ans, les deux partis, effrayés du mal qu'ils s'étaient fait de part et d'autre, demandèrent la médiation du roi de France.

On parvint à s'entendre; mais comme on ne savait pas trop pourquoi l'on s'était battu, le traité qui intervint ne stipula aucune clause particulière et se borna simplement à rétablir les choses dans l'état où elles étaient avant les hostilités (1276). On n'y fit même pas mention de la vache qui avait été la première occasion de la querelle. En revanche, les aventures de cette malheureuse bête ont été, de nos jours, spirituellement décrites par un poëte liégeois bien connu, M. Duvivier, ancien curé de St-Jean, qui lui a consacré un long poëme intitulé *la Cinéide ou la Vache reconquise*.

Mort de Jean d'Enghien.

Jean d'Enghien ne jouit pas longtemps des douceurs de la paix. Peu d'années après les derniers événements rapportés, il tomba victime de la haine de son prédécesseur, Henri de Gueldre.

Ce prince pervers ne lui avait point pardonné de l'avoir remplacé sur le siége épiscopal. Il avait juré sa mort; mais n'osant

venir l'attaquer chez lui, il l'invita à une entrevue, sous prétexte de s'entendre avec lui sur le paiement d'une somme qu'il prétendait avoir avancée à l'église de Liége.

L'évêque, ne se doutant de rien, accepta l'invitation et se rendit au lieu désigné, à Hougaerde, sans se faire accompagner d'aucun de ses serviteurs. Il se décida même à loger en cette ville. Mal lui en prit. Vers le milieu de la nuit, les satellites de Henri se saisirent de sa personne, l'entraînèrent à moitié nu, et le lièrent sur un cheval sauvage qu'ils lancèrent au galop à travers des chemins impraticables. Le pauvre évêque, chargé d'embonpoint, était loin d'être bon cavalier : arrivé près de l'abbaye d'Heylissem, il tomba de sa monture, mort de fatigue et d'épuisement.

Mort de Henri de Gueldre.

Henri de Gueldre ne lui survécut que peu de temps, et reçut enfin le juste châtiment de ses crimes qui n'avaient été suivis d'aucun repentir.

Depuis sa déposition, il s'était retiré dans le duché de Gueldre, où il mena une vie plus déréglée que jamais, parcourant les environs à la tête d'une bande de pillards et d'assassins. Ayant un jour porté ses ravages dans le pays de Franchimont, il fut rencontré par un chevalier liégeois, Radus Despretz, qui le poursuivait depuis longtemps pour venger une insulte faite à sa famille. A la vue de l'ennemi qu'il cherchait, Radus s'élança sur lui et lui asséna un terrible coup d'épée qui lui entama le casque et lui fendit la tête jusqu'aux dents.

§ 2. — HUGUES DE CHALONS. — GUERRE DES AWANS ET DES WAROUX.

SOMMAIRE. — Les guerres privées et les quarantaines. — Raes de Dammartin ; origine des Awans et des Waroux. — Cause de la guerre entre les deux familles. — Premiers faits de cette guerre. — Humiliation des Awans. — Reprise des hostilités. — Duel d'Aynechon et de Falloz. — Bataille de Loncin. — Longue durée des hostilités. — Bataille de Dammartin. — Paix des Douze et fin de la guerre sous Érard de la Marck.

Les guerres privées et les quarantaines.

Nous avons déjà parlé des généreux efforts tentés par les évêques de Liége pour extirper la coutume barbare de ces

guerres privées qu'on se faisait de château à château, de maison à maison.

Or, ces efforts ne produisirent que peu de résultats. La fière noblesse de notre pays continua de regarder comme l'un de ses droits les plus importants celui de se faire justice elle-même et de poursuivre impitoyablement la réparation d'un forfait commis à son détriment ou à celui de son lignage.

Tout ce qu'on avait pu obtenir d'elle, c'est que les belligérants s'abstiendraient de brûler la demeure d'un ennemi, — car le droit d'arsin et d'incendie n'appartenait qu'au suzerain, — et de violer les quarantaines, c'est-à-dire les suspensions d'armes de 40 jours que l'évêque ordonnait à la mort de chaque chevalier.

Ces quarantaines se prolongeaient quelquefois pendant un an ou davantage; pendant ce temps de répit, les chevaliers se voyaient familièrement, et se réunissaient dans les fêtes les plus brillantes pour joûter courtoisement dans les tournois. Mais à peine la trève était-elle expirée, qu'ils entraient de nouveau en campagne et s'entretuaient sans piété.

La noblesse avait donc continué à mener son existence aventureuse et à regarder la guerre comme son occupation naturelle et ordinaire.

C'est ce qui nous explique la guerre de la Vache dont nous avons parlé, et celle des Awans et des Waroux ou des nobles de la Hesbaye, que nous allons raconter maintenant. L'une et l'autre nous tracent le tableau fidèle des mœurs rudes et barbares de la société au XIIIe et au XIVe siècle.

Origine des Awans et des Waroux. Raes de Dammartin.

La noblesse de la Hesbaye remontait à la première moitié du XIIe siècle et était toute de même lignée, c'est-à-dire de même origine. Voici comment :

Vers l'année 1130, un prince français, Raes de Dammartin, se voyant exilé de son pays pour cause politique, vint se fixer à Huy, où il ne s'occupa plus que de chasse et de pêche.

Un jour qu'il s'était égaré dans les bois des environs, il fut attiré par les sons d'une clochette et arriva ainsi à la chapelle de Warfusée. Quand la messe fut finie, le seigneur du château, qui était un digne chevalier, lui offrit une cordiale hospitalité.

La belle Alix, la riche héritière de Warfusée, vint également souhaiter la bienvenue au seigneur étranger.

Vivement frappé de l'accueil qu'il avait reçu et surtout des charmes et du mérite d'Alix, le chasseur ne manqua pas de renouveler ses visites au château. Enfin il fit si bien qu'il en épousa l'héritière et devint ainsi le père d'une des plus illustres noblesses de la Belgique.

Les nombreux descendants de Raes et d'Alix se divisèrent en deux branches et s'établirent d'abord à Awans et à Waroux. Dans la suite ils s'accrurent et s'enrichirent à tel point, qu'en moins de deux siècles ils s'étendirent dans toute la Hesbaye et couvrirent tout le pays de donjons et de tours fortifiées.

Aussi n'y avait-il pas de noblesse plus célèbre que la noblesse hesbignonne. Les rois étrangers invoquaient souvent son appui; les pays lointains furent témoins de ses prouesses, et ses aventures presque merveilleuses donnèrent naissance à de nombreuses légendes.

Cependant l'ambition des Awans et des Waroux n'était pas satisfaite : quoique parents, ils se regardaient d'un œil jaloux.

Les Awans surtout auraient voulu dominer seuls sur la Hesbaye. Voilà pourquoi ils cherchèrent querelle à leurs voisins et saisirent la première occasion pour commencer la lutte.

Cause de la guerre.

C'était l'année 1297, sous le règne de Hugues de Châlons. *Guillaume le jeune* se trouvait à la tête des Waroux et *Humbert Corbeau* était le chef des Awans.

Ce dernier comptait parmi ses sujets une jeune fille, belle et riche, qu'il destinait à Gérard, l'un de ses cousins. Mais Adoule — c'était le nom de la jeune fille — n'aimait pas Gérard et avait donné toute son affection à un jeune seigneur de la famille des Waroux appelé Hanneceau.

Ce jeune seigneur, craignant qu'on ne lui ravît celle qu'il aimait, l'enleva, la conduisit dans le manoir des Waroux et l'épousa.

Humbert protesta aussitôt; et, invoquant un droit seigneurial qui était encore en usage à la campagne et qui ne permettait pas aux serfs ou sujets de se marier sans le consentement de leur seigneur, il somma impérieusement le sire de Waroux de lui

renvoyer la jeune Adoule. Mais le sire de Waroux avait pris fait et cause pour Hanneceau : il rejeta la demande de son rival.

Humbert réunit aussitôt tous les seigneurs de son lignage et se mit en campagne pour ravager les champs et les moissons des Waroux. Ceux-ci, pris à l'improviste, demandèrent réparation à l'évêque de Liége.

Hugues de Châlons appela les Awans à comparaître devant lui; mais, comme c'était un prince assez faible, on ne fit nulle attention à ses ordres; on vint même le braver et l'insulter jusqu'aux portes de St-Lambert.

La guerre n'en devint que plus vive, car les Waroux aussi prirent l'offensive et rendirent le mal pour le mal. Tous les jours on livrait bataille, tous les jours on ravageait sans pitié les terres de l'ennemi.

Les Awans surtout se distinguèrent dans ces ravages; ils poussèrent l'audace jusqu'à mettre le feu à la forteresse de Slins, violant ainsi une défense qu'on regardait comme sacrée.

L'évêque alors se montra plein d'énergie : il s'entoura des gens de métiers et poursuivit les incendiaires jusque dans le château d'Awans.

Humiliation des Awans.

Humbert dut céder et accepter la condition la plus dure qu'on pût imposer à un gentilhomme.

Cette condition portait que lui et douze de ses plus proches parents viendraient pieds nus, en chemise, et portant sur leur tête découverte les selles de leurs chevaux, implorer leur pardon et faire amende honorable au milieu de la nef de l'église cathédrale.

Le dimanche des Rameaux fut fixé pour cette humiliante cérémonie : tout se passa selon les ordres de l'évêque.

La ville était remplie de monde. Les douze chevaliers, précédés du seigneur Humbert, traversèrent lentement les rues de la cité, depuis l'église St-Martin jusqu'à celle de St-Lambert, au milieu des Waroux et des gens du peuple, qui ne manquèrent pas de leur lancer maintes plaisanteries sur la singularité de leur équipage.

Reprise des hostilités.

Ce châtiment ignominieux, joint au dépit qu'ils éprouvaient en voyant les Waroux appuyés par l'évêque, ne fit qu'aigrir les Awans.

La lutte recommença donc bientôt, et la Hesbaye devint le théâtre de nouvelles dévastations.

Le récit de ces excès ne présente que peu d'intérêt. Mais quelques-uns de ces duels judiciaires dont nous avons déjà parlé viennent parfois en rompre la triste monotonie.

Le plus célèbre de ces combats singuliers eut lieu à Liége, en l'année 1298. — Nous allons le raconter sommairement.

Ainechon et Falloz.

Dans la famille des Awans se trouvait un célèbre bâtard nommé Ainechon de Hognoul.

C'était un homme de petite taille et de chétive apparence, mais d'une adresse et d'une agilité merveilleuses. Il avait assisté à une foule de rencontres, dressé des centaines d'embuscades, assiégé et défendu maintes forteresses : jamais il n'avait reçu de blessure.

Toujours en campagne, il faisait un grand mal aux Warousiens et surtout au sire de Hamal, objet de sa haine toute particulière.

Pour mieux satisfaire cette haine, il était venu s'établir non loin du château de Hamal, à Russon, sur un territoire appartenant au duc de Brabant.

Il demeurait ainsi au milieu de ses ennemis, qu'il harcelait sans cesse. Pour échapper à toute poursuite, il s'était fait bâtir une maison plate à laquelle aboutissaient des souterrains dont il connaissait seul les issues. Quand il se voyait serré de près, il disparaissait on ne savait comment pour reparaître tout-à-coup là où on l'attendait le moins.

C'est cet Ainechon, qu'on appelait le bon bâtard de Hognoul, qui joue le premier rôle dans le combat judiciaire dont il s'agit.

L'évêque avait proclamé entre lui et ceux de Hamal une quarantaine qui devait expirer tel jour au lever du soleil. La nuit avant l'expiration de la trève, Ainechon profita du clair de lune pour se mettre en campagne, attaqua l'un des gens de Hamal et le tua.

Le prince-évêque examina le fait ; Ainechon prétendit que ce n'était pas la lune, mais le soleil qui luisait au moment de l'attaque. Comme le prince était faible et que tout le monde avait peur du bon bâtard, l'affaire allait en rester là, lorsqu'un

seigneur de la famille des Waroux, messire Falloz, se présenta pour soutenir l'accusation les armes à la main.

L'évêque, après avoir vainement tenté une réconciliation impossible, accueillit cette demande, et désigna la place Verte pour servir de lice aux deux champions.

Dès l'aube du jour fixé pour le combat, les avenues de la place furent envahies par une foule immense de gens du peuple, de chevaliers, d'écuyers.

Longtemps avant l'heure fixée, la lice était complètement cernée : les toits des maisons voisines, jusqu'aux vieilles tours de la cathédrale, tout était couvert de spectateurs.

Les galeries latérales étaient réservées aux amis et aux parents des deux champions; les mayeurs et les échevins occupaient une galerie particulière adossée au grand portail de la cathédrale. Aux deux extrémités de l'arène flottaient les bannières des Awans et des Waroux.

Enfin la lice fut ouverte. Au premier appel, messire Falloz y entra fièrement, accompagné du sire de Hamal, qui portait son écu, sa hache d'armes et son épée.

C'était un guerrier d'une taille gigantesque et d'une force prodigieuse. A son approche, une immense acclamation s'éleva des rangs des Waroux.

Le mayeur appela ensuite le seigneur Ainechon ; pas de réponse.

Après quelques moments d'attente, la voix du magistrat se fit entendre de nouveau; mais le bon bâtard ne parut pas.

Cependant il était près de midi : la populace et les Waroux criaient de toutes parts que l'adversaire de Falloz avait pris la fuite. Les Awans protestaient vivement et soutenaient qu'il n'était pas midi; qu'on pouvait clairement le voir au soleil, etc.

Le tumulte grandit de plus en plus. Déjà les échevins ont quitté leurs siéges, déjà le mayeur se prépare à faire un troisième et dernier appel et à adjuger la victoire au seul champion présent, lorsque soudain retentissent les cris : « Hognoul ! Hognoul ! » et qu'Ainechon s'élance à son tour dans le champ clos suivi du féroce Jehain, son écuyer.

Ainechon ne connaissait pas la peur : s'il avait attendu le

dernier moment, ce n'avait été que dans le but de fatiguer son rival, qui était exposé aux ardeurs du soleil et accablé sous le poids de son armure.

Les échevins se hâtèrent de reprendre leurs places. On procéda aux préliminaires du combat.

Deux autels s'élevaient aux deux côtés de la lice. A l'invitation du mayeur, Ainechon et Falloz allèrent s'y agenouiller et prêtèrent le serment voulu.

Falloz jura que son accusation était juste et fondée; Ainechon prit le Ciel à témoin de son innocence. Tous deux enfin jurèrent de prouver la sincérité de leur serment par la hache et l'épée, selon les formes prescrites.

Ces préliminaires terminés, on visita les armes, et le mayeur, levant solennellement la verge rouge qu'il tenait à la main, donna le signal en s'écriant : « Messires, faites votre devoir ! »

Aussitôt les deux champions s'élancent l'un contre l'autre avec une impétuosité sans égale. Ils s'allongent, ils s'accourcissent, ils cherchent à se porter et à éviter des coups terribles. Le sang rougit la terre ; l'espérance et la crainte agitent tour à tour le cœur des assistants. Falloz est plus robuste, et ses attaques se succèdent sans intervalle : à chaque instant sa terrible épée menace la poitrine d'Ainechon ; mais celui-ci est plus adroit et plus agile : il esquive les coups de son adversaire et le fatigue par une résistance habilement calculée.

Cependant Falloz sent ses forces faiblir ; ses coups se ralentissent et deviennent moins sûrs. Ainechon alors l'attaque à son tour, le presse de tous cotés et lui porte enfin un coup mortel. Falloz chancelle et tombe, et le vainqueur, lui mettant le pied sur la gorge, l'achève sans pitié.

Le spectacle était terminé : le mayeur, levant de nouveau sa verge rouge, déclara Ainechon innocent du meurtre dont on l'avait accusé. Le peuple, qui d'abord s'était prononcé pour le champion des Waroux, acclama le vainqueur ; de tous côtés retentit le cri : « Honneur au bon bâtard de Hognoul et honte à ses ennemis! » Tels étaient les usages et les mœurs du XIIIe siècle : l'innocent avait succombé; mais le jugement

de Dieu avait prononcé; les armes avaient décidé du droit. Le *coupable* fut reconduit en triomphe.

Après ce duel, les brigandages, les embuscades et les meurtres recommencèrent. Enfin il y eut une grande rencontre dans les plaines de Loncin. De part et d'autre on se battit avec une intrépidité féroce ; cependant les Awans eurent le dessous : ils perdirent leur chef Humbert Corbeau et plusieurs de leurs principaux chevaliers.

Bataille de Loncin.

Ces duels et ces rencontres, qui coûtaient la vie à tant de seigneurs, amenaient des quarantaines, mais n'avançaient en rien la fin des hostilités. Loin de là : la coutume de cette époque obligeait tout noble à prendre les armes pour venger celui de ses parents qui succombait dans une guerre privée Ne pas obéir à cette coutume, c'eût été se déshonorer. Quant à savoir de quel côté étaient la justice et le droit, on ne s'en inquiétait guère. Le nombre des combattants augmentait ainsi en même temps que celui des victimes.

Cette coutume entraînait des conséquences assez bizarres. En effet, si le plus proche parent d'un chevalier était tombé en combattant dans les rangs opposés, le chevalier, pour venger cette mort, devait quitter son drapeau et passer dans les rangs de ses anciens adversaires. On vit des seigneurs obligés de changer trois fois de bannière, ayant perdu successivement dans les rangs opposés plusieurs membres de leur famille.

C'est ainsi que la mort d'un chef ennemi devenait souvent fatale au parti victorieux; c'est ainsi que cette querelle, qui n'avait été d'abord qu'une querelle particulière, s'étendit à toute la province et se prolongea pendant trente-huit ans.

Singulière époque! La fureur de guerroyer s'était emparée de toutes les classes de la société. Tout le monde se battait : le peuple, les nobles, les magistrats, les échevins, le clergé, les chanoines et jusqu'à l'évêque lui-même, Thibaut de Bar, qui alla se faire tuer en Italie pour le compte de l'empereur.

On se battait en ville aussi bien qu'à la campagne : les dissensions civiles venaient de recommencer à Liége, comme nous le verrons dans la suite. Les Awans et les Waroux ralentirent quelque temps leurs hostilités pour prendre part à

ces luttes, les uns pour les Petits, les autres pour les Grands. Mais bientôt leur guerre privée se ralluma avec fureur, et les deux partis se donnèrent rendez-vous dans la plaine de Dammartin (25 août 1325).

Bataille de Dammartin.

Telle était l'animosité de tous, qu'on vit des vieillards centenaires, des chevaliers aveugles ou mutilés, oublier le poids des ans et des infirmités pour assister à cette bataille suprême.

Dès l'aube du jour, 350 hommes d'Awans, chevaliers ou écuyers, et 250 de Waroux se trouvèrent en présence. De part et d'autre une foule de paysans, innocentes victimes des fureurs de leurs maîtres, marchaient à la suite des deux corps. Tous les chevaliers étaient armés de pied en cap; leurs corps étaient entièrement bardés de fer et semblaient invulnérables.

A la tête des Waroux se trouvait Henri de Hermalle; le châtelain de Waremme commandait ceux d'Awans. C'étaient deux guerriers également distingués, mais Guillaume de Waremme l'emportait par sa taille et sa force de géant. Il était tellement chargé de fer qu'il avait peine à se mouvoir : quand on lui amena son coursier Moreau, le plus grand et le plus solide des chevaux de l'armée, il fallut deux hommes pour l'aider à se mettre en selle : « Par saint Georges, s'écria-t-il » alors, s'il en a fallu deux pour m'y mettre, il en faudra » plus de quatre pour m'en faire descendre. »

Au moment où l'on allait en venir aux mains, deux envoyés de l'évêque accoururent entre les lignes ennemies et sommèrent les deux partis de déposer les armes. Des cris de guerre répondirent seuls à leur ordre, et les chevaliers s'élancèrent les uns contre les autres avec une telle impétuosité, que les pauvres députés eurent bien de la peine à se mettre en sûreté.

Alors commença une mêlée épouvantable et un carnage difficile à décrire. Les chevaliers se reconnaissaient à leurs blasons : chacun choisit son adversaire, et l'on combattait corps à corps comme dans un champ clos. Quant aux fantassins, nul n'y faisait attention, et ils étaient impitoyablement foulés aux pieds des chevaux.

Les deux chefs, Henri de Hermalle et le châtelain de Waremme, se cherchèrent longtemps dans la mêlée. Ils se rencontrent enfin, se menacent et s'injurient pendant quelque

temps, et engagent un combat terrible. Mais le cheval du premier tombe percé de coups, et le féroce Jehain, se ruant sur le cavalier démonté, lui enfonce son épée dans le cœur.

Déjà les Warousiens avaient subi de grandes pertes ; la mort de leur chef acheva de les décourager; une dernière charge les mit dans une déroute complète. Soixante-cinq de leurs plus braves champions restèrent sur le champ de bataille : les Awans n'avaient perdu que quatre chevaliers.

Paix des Douze.

Cette bataille de Dammartin amena le dénoûment du drame sanglant dont la Hesbaye était le théâtre depuis tant d'années.

La vengeance des Awans semblait satisfaite; d'ailleurs vainqueurs et vaincus étaient également affaiblis et semblaient également fatigués de carnage.

D'un autre côté, l'opinion publique commençait à se prononcer avec force contre cette lutte impie et stérile qui avait ruiné les campagnes, détruit les châteaux, porté le deuil dans toutes les familles et coûté la vie à plus de 30,000 hommes.

L'évêque Adolphe de la Marck eut enfin la gloire de ramener la paix et d'abolir pour toujours le funeste droit des guerres privées dont on avait tant abusé.

Profitant de la disposition favorable des esprits et d'accord avec le chapitre et les bonnes villes, il publia un édit qui défendait à tout particulier de se venger par la voie des armes, et qui mettait au rang des assassins et punissait de la peine de mort celui qui tuerait son ennemi dans une lutte privée.

Les Awans et les Waroux se soumirent à cet édit ; de part et d'autre six gentilshommes furent chargés d'arrêter les bases d'une paix définitive.

Ces douze seigneurs, réunis dans l'abbaye de St-Laurent, conclurent d'un commun accord le traité connu sous le nom de *Paix des Douze*.

Cette paix reconnaît l'abolition du droit de vengeance privée, proclame la réconciliation sincère entre les deux partis, et les condamne l'un et l'autre, d'après un usage pieux qui était très-en vogue au moyen-âge, à payer une amende destinée à bâtir une chapelle, dans laquelle on prierait tous les jours pour le repos de ceux qui avaient succombé dans cette malheureuse querelle.

La guerre avait commencé à propos d'un mariage ; ce fut aussi un mariage qui cimenta la réconciliation entre les deux familles. L'un des chefs des Awans épousa la fille d'un capitaine des Waroux. Mais les noces ne durent pas être très-gaies : la noblesse hesbignonne s'était elle-même donné le coup de mort, et de ses six cents chevaliers naguère si célèbres, à peine en restait-il quarante, et il n'y avait pas de maison qui n'eût à pleurer la perte de plusieurs des siens !

HISTOIRE

DU

PAYS DE LIÉGE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

F. TYCHON

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

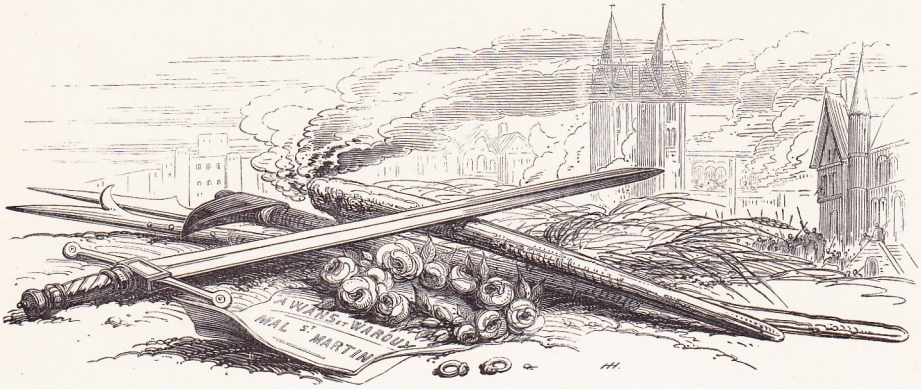
Ouvrage couronné par la Société libre d'Émulation de Liége, précédé du Rapport présenté au nom du jury par M. A. Le Roy, professeur ordinaire à l'Université de la même ville.

LIÉGE

IMPRIMERIE DE L. DE THIER ET F. LOVINFOSSE

1866

TOUS DROITS RÉSERVÉS



CHAPITRE II.

LES D'AVESNES RÉUNISSENT LA HOLLANDE ET LA ZÉLANDE AU COMTÉ DE HAINAUT; AVÈNEMENT DE LA MAISON DE BAVIÈRE. LE COMTÉ DE NAMUR SOUS LA BRANCHE CADETTE DE LA MAISON DE DAMPIERRE. PROGRÈS DE LA PUISSANCE COMMUNALE DANS L'ÉVÊCHÉ DE LIÈGE.

Dans la province où régnaient les descendants du malheureux Bouchard d'Avesnes, on n'admirait point cette industrie féconde qui avait élevé si haut la puissance et les prétentions des communes flamandes : le Hainaut fut, au moyen âge, un pays de chevalerie ; même dans les temps modernes, on l'a appelé le principal théâtre de la noblesse des Pays-Bas. C'est, après le Luxembourg, la contrée où la féodalité jeta les racines les plus profondes. Comparée à la Flandre et au Brabant, elle était petite, d'une richesse médiocre et d'une puissance relativement moindre par sa population (1). Ce n'est pas à dire toutefois que le souverain fût absolu ou que la noblesse n'eût pas de contrepoids : le Hainaut possédait des villes dont on aurait

(1) Dans une représentation adressée en 1465 à Philippe le Bon, les échevins et conseil de la ville de Mons disaient du Hainaut : « Iceluy pays estre petit non bien fertille, ne s'y puissant de peuple ne aultrement que sont plusieurs des autres pays... comme Brabant, Flandre, Hollande, Zélande, Bourgogne. » (GACHARD, *Documents inédits*, t. Ier, p. 105.)